

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

P. Paul-Marie HABERLE

Nova et vetera...

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 17, p. 181-185

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Nova et vetera...

*L'inspection. — Le départ.
Salut, Kuic! — St-Maurice.*

C'est du neuf : pour des souvenirs, que sont dix ou quinze ans, surtout quand la plupart des personnages vivent encore ? C'est du vieux : dix ou quinze ans nous ramènent loin en arrière, au temps heureux d'avant la guerre : C'est tout dire.

Ce qui suit n'a d'autre prétention que l'exactitude ; si de plus cela peut prouver mon intérêt aux *Echos*, je m'estimerai pleinement satisfait.

Septembre 1902 ! Le jour désiré et à la fois redouté de mon entrée au collège était là. Quelques semaines auparavant, le R^d Père Augustin, directeur du scolasticat de St-Maurice ⁽¹⁾ était venu, en compagnie de mon frère qui avait passé quatre ans déjà sous sa férule, faire l'inspection de sa nouvelle recrue. Je vois très bien encore l'endroit de la première entrevue, à mi-chemin entre Etagnières et Assens, au petit pont de « Bulet ». J'étais ému, et, veuille le bon Père me pardonner cet aveu, presque terrifié par son regard scrutateur qui me fouillait tous les recoins de l'âme. Cependant, la timidité n'étant pas mon défaut dominant, je me laissai vite gagner par ses paroles encourageantes, et je pus remarquer durant la journée, des signes de réelle satisfaction sur le visage de ma mère. J'avais assez l'habitude de lire sur son front pour connaître le sens de chaque ride et ce qu'elle renfermait — la paix ou la guerre — comme les plis de la toge de Fabius, le consul romain. — Il fut donc décidé que le nommé Joseph H., 11 ans, né à Pontarlier, fils de... serait reçu au scolasticat, cette même année 1902.

La veille de mon départ, j'avais conduit mes bagages à la gare et je devais aller rendre le petit char emprunté à cet effet. Je voulus en profiter encore pour faire un petit voyage, et j'invitai ma jeune sœur à m'accompagner. Ma proposition fut acceptée avec enthousiasme, car depuis le jour où il avait été décidé que je serais collégien, ma sœur m'entourait d'un profond respect et d'une admiration sans égale. Quand Joseph avait parlé, Marion n'avait qu'à obéir. Elle le fit, et nous voilà, dévalant à toute vitesse à travers la prairie en forte pente, derrière notre maison.

— Tiens bon, Marion, tiens bon !

Guidant avec les pieds, j'encourageais ma sœur de la voix et du geste à rester ferme à son poste.

— Arrête, Joseph, arrête !

— Tiens touj... — Un fossé, un choc, ...ma sœur déserterait la place, bien involontairement du reste, tandis

(1) Le Scolasticat attenant au couvent des Pères Capucins, reçoit les jeunes étudiants qui se destinent à la vie religieuse dans l'ordre de S. François. Considérablement agrandi par les soins du R. P. Augustin de Stockalper, il abrite annuellement plus de 30 jeunes gens qui suivent les cours au collège.

que j'allais atterrir quelques mètres plus bas, contre la chaussée du chemin de fer.

J'examinai le véhicule : Quelle chance ! il n'avait aucun dommage. Je le ramenai triomphalement, en boitant un peu, et je relevai au passage ma sœur éplorée, mais c'est en vain que je tâchais de me donner une contenance et d'opposer un visage souriant à ma situation fâcheuse ; ma mère m'attendait sur le seuil de la porte. D'un regard elle jugea le coupable, puis lentement prononça la sentence : « Je te retrouverai ce soir, vilain garnement. » C'est alors qu'avait lieu d'ordinaire le règlement des comptes.

Le soir venu, je m'empressai d'aller me coucher, après avoir promis trois chapelets à la Sainte Vierge si l'orage s'éloignait sans... grêle. 8 h.½ ; la porte de ma chambre s'ouvre, ma mère entre, doucement décroche la verge suspendue à la paroi, puis, s'approchant à pas lents :

« Il dort, fit-elle étonnée, et à demi-voix : laissons-le, pour le dernier soir ! »

Un long soupir s'échappa de ma poitrine et faillit me trahir. Entr'ouvrant la paupière je vis ma mère refermer la porte avec soin. Sauvé !

A St-Maurice, j'ai récité les trois chapelets en plus d'une vingtaine que j'avais encore en retard. Et sept ans après, au noviciat, j'en récitais plus d'un, craignant de n'avoir pas complètement satisfait à mes promesses.

Le lendemain de bonne heure, ma mère m'adressa force recommandations, ainsi qu'à mon frère afin qu'il veillât sur le petit Joseph. J'écoutais tout cela distraitemment, préoccupé que j'étais par l'idée de voir pleurer ma mère au moment de la séparation. L'année précédente, le R^d Père Albéric, en visite chez nous avait dit : « Madame, vous verserez pourtant quelques larmes, lorsque votre Joseph s'en ira au collège. »

« Oh ! je ne pense pas », avait répondu ma mère, Et j'étais très inquiet de savoir qui des deux aurait raison. Ma petite sœur, qui m'avait généreusement pardonné la cruelle aventure de la veille, comme aussi toutes les précédentes depuis neuf ans qu'elle était au monde, se lamenta pendant une heure au moins avant mon départ, tandis que ma mère ne paraissait nullement émue. Les dernières minutes furent pénibles, car j'avais

fini par suivre l'exemple de ma sœur qui sanglotait tout haut.

« Partons maintenant » ! dit mon frère.

Maman m'embrassa tendrement, me serra bien fort sur son cœur, mais pas une larme ne tomba de ses yeux.

J'avoue que j'en fus presque vexé, et, avant de franchir le seuil je me retournai encore une fois, cherchant sur le visage de ma mère des marques de son émotion. Je ne vis rien à travers mes larmes. Plus loin, j'essayais de me persuader que, pour pleurer à son aise, elle était sans doute allée s'enfermer dans la petite chambre noire.

« Il s'agit de se bien tenir », me dit mon frère qui semblait impassible. Je compris. Le train arrivait et après une demi-heure de secousses pareilles à celles que j'avais éprouvées sur le petit char, la fameuse « brouette d'Echallens » nous avait amenés à Lausanne. Nous descendîmes aussitôt à la gare « d'En Bas » comme on disait dans le pays, pour désigner la grande gare en opposition avec celle du régional que nous venions de quitter.

Tout à coup, sur le quai, mon frère avise un beau jeune homme, face épanouie, type Tartarin, n'eût été la couleur des cheveux et de la peau.

— Eh ! Salut Kuic !

— Salut, François, touche-là. Puis me toisant de haut en bas, ce qui fut vite fait : — C'est ça le bout d'homme de frère dont tu nous as rempli les oreilles, té ?

— Oui, c'est mon frère Joseph.

Enhardi, je m'avançai alors crânement, tendant la main : « Bonjour Monsieur Kuic ! »

Un grand éclat de rire me répondit, et je me trouvai, sans trop savoir comment, à deux mètres au-dessus du sol, au bout des bras de M. Lucien Equey, aujourd'hui R^d P. comme moi. Pécaïre ! Était-ce ma faute d'ignorer son vrai nom ? — « Pas de rancune, tout de même ! Té ? »

Bientôt arrivèrent d'autres étudiants de Fribourg, une dizaine environ, et après avoir vidé un verre de « Lavaux » commandé par M. Kuic à l'Hôtel Continental, nous montions ensemble dans le dernier wagon du train en partance pour St-Maurice.

Toute cette jeunesse était si gaie, d'une joie si franche

et si communicative, que je fus bientôt au diapason et au point que Jules Monnay, le frère même du Père Albéric (le bon Dieu nous les a repris tous les deux) répéta plusieurs fois :

— Quel gosse ! on va faire de bons rires avec lui !

De temps à autre, quand s'ouvrait la portière, je voyais les rails filer et s'allonger derrière nous, comme deux cordes noires dont les bouts paraissaient se rejoindre. Mais le temps n'était pas aux idées mélancoliques.

St-Maurice ! ouf ! quel trou ! habitué que j'étais au vaste horizon du plateau vaudois. — « On s'y fera », me disais-je, entraîné par les autres à l'Hôtel du Simplon, notre dernière étape avant d'arriver au logis.

Tiré d'un côté, appelé de l'autre, je commençais à sentir la fatigue, et, dans mon cerveau les idées dansaient, dansaient... le bruit, les émotions du voyage... Bref, je me souviens seulement que le soir, au dortoir, la tête sur l'oreiller, tout près de la porte vitrée derrière laquelle avait disparu le Père directeur, j'entendis le ronflement sonore d'un heureux dormeur à l'autre coin de la chambre ; puis, le cœur serré d'une indicible angoisse, je tirai vivement le drap sur mon visage et je... pleurai toutes les larmes de mes yeux, en songeant à ma mère et à ma petite sœur, restées seules bien loin, tout là-bas, dans un village du Gros de Vaud !

P. PAUL-MARIE, O. Cap.